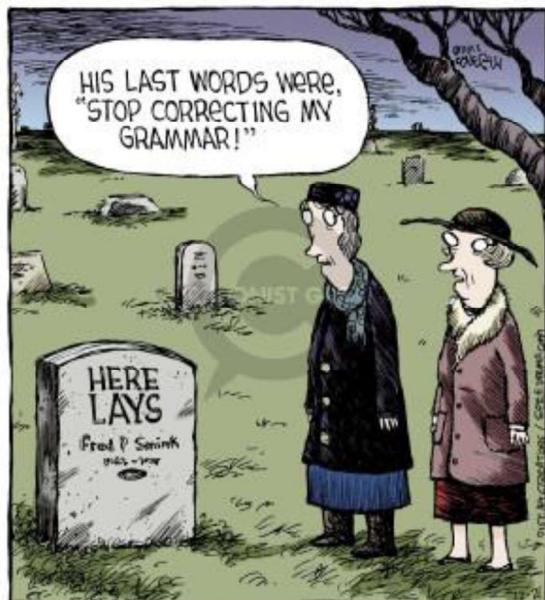


Université de Rouen
Département de l'anglais
Préparation à l'agrégation/ Cours de M2
Thème
John Mullen

John.mullen@univ-rouen.fr

<http://eriac.univ-rouen.fr/author/john-mullen/>



Thème M2/agréation curriculum. First semester 2021-2022

Université de Rouen. John Mullen

My Teaching Blog : <http://johncmullen.blogspot.com> is frequently updated with useful materials and information. All practical information will be found there.

I can be contacted at john.mullen@univ-rouen.fr, if you have questions to which the answer is not provided on university websites or on my blog.

Students must translate the week's passage at home before the class (it is impossible to learn translation by simply watching other people translate). Please translate the first passage before the first class. You may send me your translations by mail (doc, docx, odt or rtf) one week before if you wish to receive a personalized correction. That is to say, for instance, on Wednesday of week three we will work on the third passage, and it will also be the last day to send me by email your translation of passage four. Please do not give me work on paper. Only send me your translation if you have had the time to do it carefully. You may send me just the first half of the translation, carefully prepared, but do not send me a translation you had to rush.

I have chosen most of the passages we will be working on from novels written by authors whose work has already been used for the exam (either passages from other parts of the novels in question, or passages extracted from other works by the same authors).

We may not always finish the translation of the passages in class, but I will supply you with an annotated suggested translation on the blog, so that you can check the rest of your work, and read again the parts which were difficult to do. Note that my suggested translation will only remain on the blog for a couple of weeks, so download it if you wish to keep it.

M2 students are part of this class for the first six weeks. They, unlike the other students, have a translation exam in exam week, which gives them their module mark for the semester. They are also marked on a different scale to that of the agrégation students, and do not, of course, do the mock agrégation exam. After the first six weeks, the M2 students will probably have a different class on the Wednesday morning, but if they do not, and they wish to attend the remaining classes, they are of course welcome.

The passages translated generally rotate on a three-year programme, so if you already took this class last year or the year before, everything will still be new.

The most persistent problems will be grammatical, and I highly recommend reading three pages every evening of the *Grammaire Explicative de l'Anglais*, until you have re-read it from beginning to end.

Mikhail Ivanovitch Kostrov, nullement superstitieux, sentait dans sa vie venir les choses ; elles s'annonçaient à des indices presque insaisissables. Ainsi son arrestation. Il y avait eu le ton singulier du recteur, lui disant : « Mikhaïl Ivanovitch, j'ai décidé de suspendre momentanément votre cours... vous en êtes au Directoire, n'est-ce pas ? » Crainte, évidemment, des allusions au nouveau tournant politique. « Préparez-moi donc, continuait le recteur, un cours très bref sur la Grèce... » Décalage d'environ deux mille ans. Ici, Kostrov sentait qu'il faisait une faute, mais la fit joyeusement, pour le plaisir d'alarmer un peu ce froussard bien assis, qui prenait une voix particulière pour téléphoner au secrétaire du Comité. « Excellente idée, dit-il. J'ai depuis longtemps en tête une série de conférences sur la lutte des classes dans la cité antique... Il y a place pour toute une théorie nouvelle de la tyrannie. » Le recteur fuyait son regard, la tête baissée sur ses papiers. Le sommet du crâne dégarni, il paraissait tonsuré. « Pas trop de théories nouvelles tout de même, marmonnait-il entre ses grosses lippes. Au revoir. » C'est en apercevant la tonsure que Mikhaïl Ivanovitch se sentit acheminé vers des événements. ..

Il sortit de là nettement désorienté : « Quelqu'un m'a dénoncé. Qui ? » Puis il retrouva dans sa mémoire l'image d'une petite femme inélégante et courtaude, le buste un peu fort, moulée dans son imperméable des magasins de l'armée. ... sous sa main boudinée, une serviette de militante déjà bourrée, à coup sûr, de papiers importants ... « Camarade professeur, vous n'avez pas été très clair sur les thermidoriens de gauche... ou je n'ai pas saisi votre pensée... »

S'il est minuit dans le siècle Victor Serge

THÈME

Il était sept heures du matin. J'allais chercher Jérémie au poste de police. Je bâillais, j'étais à peine réveillé, je me frottai encore les yeux – j'avais travaillé très tard, sur un paragraphe récalcitrant, puis j'étais tombé sur mon lit, mort de fatigue, et le téléphone m'avait réveillé en sursaut. L'aube était encore blanche, diaphane, mais il s'y glissait une brise déjà tiède en provenance de l'océan. Dans mon métier, si l'on capitulait devant un paragraphe, si l'on ne réglait pas le problème avant d'aller se coucher, on ne pouvait pas gravir les échelons, on se condamnait à rester un écrivain de seconde zone.

Il se trouvait dans une cellule. À nouveau derrière des barreaux. Le commissaire me rassura et déclara que je pourrais repartir avec Jérémie, mais je devais avertir le garçon qu'ici, entre ces murs, on ne voulait plus entendre parler de lui.

« Faites-lui entendre raison, Francis. Mes vœux vous accompagnent. Personnellement, je n'y crois pas. Ce qui se passe dans la tête d'un gamin de dix-huit ans capable de braquer une station-service, je vais vous dire... c'est déjà du costaud. Ce n'est pas comme d'aider un aveugle à traverser la rue... »

15 J'opinai du bonnet.

« Ne vous laissez pas entraîner là-dedans, me conseilla-t-il.

– Pas de danger. Je suis en train d'écrire un roman. Je n'ai plus une minute à moi.

– C'est fascinant. Écrire un roman doit être fascinant. Ça me fascine. »

J'opinai du bonnet.

20 Je ressortis en compagnie de Jérémie. Il y avait une cafétéria en face. J'avais besoin de boire un café pour me réveiller totalement. De mordre dans une petite pâtisserie moelleuse pour me récompenser de m'être levé aux aurores. Je fis signe à Jérémie de commander ce qu'il voulait. Son œil droit ressemblait à un pruneau d'Agen, son nez à une tomate Cœur de Bœuf. Sa main droite était bandée au moyen d'un linge, ou de je ne sais quoi. Et le jour se levant sur lui, le couvrant d'or, ne parvenait décidément pas à donner le change.

25 Ensuite, je l'accompagnai directement à la fourrière et nous récupérâmes sa chienne qui n'eut de cesse de bondir dans tous les sens en envoyant des paquets de bave un peu partout. Nous longeâmes la côte pour revenir. Au large du casino, enfourchant leur planche, la main en visière, indécis, les premiers surfeurs de la journée scrutaient l'horizon muet, droits comme des chiens de prairie. Le ciel virait au bleu profond. Sa chienne se tenait tranquille à présent, la langue pendante sur la banquette arrière.

30 « J'ai décidé de ne pas lui donner de nom, marmonna-t-il. Finalement, je trouve ça stupide de donner un nom à un animal. »

Philippe Djian. *Impardonables*. Paris : Gallimard (Folio), 2000, pp. 163-165.

— La vaisselle, les Boches n'auront qu'à la faire tôt, puisqu'il paraît que les voilà, a coupé maman.

Alors là, c'était le bouquet. Maman était certainement la personne la plus propre que j'ai jamais connue, il fallait toujours qu'elle lave deux ou trois fois le sol et cent fois ses mains dans une journée, d'ailleurs lorsque l'inspecteur, le conseiller municipal ou monsieur le maire visitaient notre école, monsieur Vevey prononçait toujours la même phrase en s'arrêtant au beau milieu du réfectoire, " Je vous prie de constater qu'on pourrait manger par terre ", et tous hochaient la tête comme s'ils l'entendaient pour la première fois.

L'inspecteur et le conseiller venaient très souvent, enfin je parle d'avant la mobilisation, soi-disant pour vérifier le niveau des élèves ou distribuer de nouveaux cahiers, mais la vraie raison, tout le monde la connaît, c'est que papa cuisinait tellement bien qu'ils trouvaient n'importe quel prétexte pour s'infiltrer à la cantine.

Joseph était resté sur le trottoir, près de son vélo

auquel était accrochée une carriole. Il avait l'air fatigué, lui aussi, mais il a souri en me voyant, et ça m'a fait incroyablement chaud au cœur, parce que Joseph n'était pas comme Jean qui se prenait pour un adulte et passait son temps à me houssiller pour un oui ou un non, surtout depuis que papa était parti et que maman était trop occupée pour jouer au gendarme. Joseph, lui, blaguait du matin au soir et lorsque je mettais ma main devant ma bouche pour m'empêcher d'éclater de rire, parce que papa et maman m'avaient enseigné qu'une fille se doit d'être discrète, il m'attrapait par le coude et me chatouillait exprès jusqu'à ce que je n'y tiennes plus en s'esclaffant, " Rigole, cousine, ça ne te coutera pas plus cher ! ».

Maman a verrouillé avec soin les portes et les fenêtres. Jean et Joseph ont grimpé sur les bicyclettes qui disparaissaient presque sous leurs charge-ments et Marline s'est blotti dans la carriole avec le baigneur aux yeux bleus que tante Muguette et oncle Louis lui avaient offert pour ses sept ans. Puis maman a recommandé aux garçons de pédaler doucement pour ne pas prendre trop d'avance et nous nous sommes mis en route.

Il nous arrive, à Christine et moi, au retour d'une promenade le samedi après-midi, de nous arrêter dans un grand magasin pour effectuer quelques emplettes en compagnie des enfants.

La pousette d'Antoine est difficile à véhiculer entre les rayons, et, d'ordinaire, je me charge de cette tâche subalterne. Romain et sa mère folâtrent en avant, curieux de tout, alors que je fulmine à l'arrière, flanqué d'un moutard au sourire extatique. J'essaie de fixer mon attention, de m'intéresser aux objets exposés mais tous ces efforts sont contrariés par la chaleur étouffante, un premier vertige et un assoupissement impromptu dû à l'abus des anxiolytiques.

Tels deux vieillards nous nous traînons, le bébé et moi, dans le sillage d'extravagance abandonné par ma femme et mon fils. Je pourrais, bien entendu, attendre à l'extérieur, dans les courants d'air, mais mon avis est parfois requis pour l'achat d'ustensiles ménagers. Je me baguenaude donc, maussade, suant sous ma canadienne, et dardant un œil glauque sur les stands du rez-de-chaussée immanquablement dévolus aux parfums, à la bagagerie et aux colifichets de moindre importance.

Samedi dernier, insidieusement, je me laissai distancer au point de me trouver isolé, poussette à la main, sur un demi-niveau encombré d'accessoires de salle de bain. Alors, une idée folle me traversa l'esprit : si je disparaissais, comme ça, sans réfléchir, pour me fonder dans la masse, m'y noyer et ne plus jamais revenir dans ce cocooning que j'ai moi-même appelé de mes vœux. Car je suis du genre frileux, souffreteux, quêtant tel un bon chien la caresse distraite qui illuminera la moindre de mes journées.

Je m'imaginai donc abandonnant Antoine devant le stand Estée Lauder où officiait une rousse distraite et me laissant couler, mine de rien, vers la sortie qui donne sur la rue de Rivoli. Je me délectais à l'avance du visage effaré de mon épouse et de mon ainé en découvrant le petit dernier abandonné tel un fétu de paille à la mer sans tendresse des mères du samedi.

Marc Villard, *J'aurrais voulu être un type bien* (1995)

La porte de la chambre s'ouvrit alors qu'il trempait ses tartines dans le café tiède. Elvire s'étira en bâillant les pans de sa chemise de nuit rose, ferma ses poings de poupée, poussa un grognement de plaisir avant de lancer la phrase qui inaugurait chacune de leurs journées communes depuis près de quinze ans.

- Oh, cette nuit j'ai bien dormi...

Valère Notermans leva les yeux et il anticipa le moindre geste de sa femme. Il se promettait souvent de changer un objet de place pour voir si cela compromettait le déroulement du rituel ou s'il existait encore assez de ressources en elle pour s'adapter à l'inattendu... Il se contentait d'imaginer des scénarios qui tous, sans exception, s'achevaient dans le plus grand tragique.

Ses nuits étaient peuplées d'apocalypses.

Il lui arrivait quelquefois de la regarder, dans la pénombre, quand une émotion trop forte l'obligeait à s'asseoir brusquement dans le lit, pour calmer les battements de son cœur et dissiper la peur. Les cauchemars s'effilochaient comme des brumes touchées par le soleil sur la lande. Elvire gisait, immobile, les yeux recouverts d'une feutrine noire, et il s'était souvent penché pour saisir le filet d'un souffle, le frémissement de sa poitrine, la croyant morte. Savait-elle seulement que les rêves existaient ? Peut-être pensait-elle qu'il s'agissait là d'intermèdes publicitaires dans le néant de ses nuits.

- Oh, cette nuit j'ai bien dormi...

Au premiers temps de leur vie commune, cette manière de souligner par la parole le moindre de ses faits et gestes l'enchantait. Il semblait à Valère qu'elle mettait ainsi en valeur des événements dont l'importance était masquée par leur apparence anodine. Elvire attirait son attention amoureuse sur son corps, sur sa capacité à déplacer l'air, à capter le soleil.
(...)

Peu à peu, il s'était lassé du spectacle et les phrases sans importance s'étaient mises à résonner dans sa tête. Il n'y eut bientôt plus qu'elles, en bas de l'écran.

Une vie entière en version ordinaire sous-titré !

Didier Daeninckx ; *Les figurants* (1995)

à côté qui, comme vous le verrez, est en tout point identique. Dans les années soixante, il avait été prévu de construire un lotissement, mais le projet n'a pas abouti et seules deux maisons ont vu le jour.

La jeune femme s'avance vers la maison jumelle pour commencer la visite tandis que j'attrape Lizon par la main pour l'obliger à nous suivre. En petite fille bien élevée, ses pas emboîtent les miens mais ses yeux restent attachés aux murs voisins.

Après avoir traversé un petit jardin qui n'attire guère mon attention, nous pénétrons à l'intérieur et ce que j'y vois n'a en effet rien à voir avec la précédente visite... Les pièces semblent minuscules, les murs sont tapissés d'un antique papier peint au motif floral qui doit au moins avoir trente ans et les sols sont recouverts d'un parquet terme en chêne. J'ai l'impression d'entrer dans la demeure de ma grand-mère... J'arriverais presque à voir apparaître la vieille dame de l'arrière-cuisine, avec sa mise en plis impeccable et sa robe-tablier, pour m'accueillir comme elle aimait le faire des années plus tôt...

" Bonjour, ma merveille ! Viens vite embrasser ta mamie. "

Nous retournons chercher les clés à l'agence puis nous roulons un quart d'heure en nous éloignant du centre-ville pour traverser un petit hameau. À quelques minutes du bourg, au milieu de la campagne environnante, nous vironnons à droite dans une impasse avant de nous garer sur le bas-côté. À peine sommes-nous arrêtées, j'entends une portière claquer et je vois la fillette se précipiter dehors. Je descends à mon tour rapidement pour aller la rejoindre.

— Lizon, tu dois faire attention ! Il pourrait y avoir des voitures. Tu dois m'attendre !

Je me sens tout de suite un peu coupable du ton sec que je viens d'employer mais la petite fille semble insensible à mes remontrances et reste immobile à fixer la maison qui lui fait face. Enfin, elle ouvre la bouche pour prononcer ses tout premiers mots de l'après-midi.

— Je veux cette maison !

Opportunément, Mlle Duprat, qui nous a suivies, prend la parole m'évitant ainsi de trouver une répartie à ces quatre mots des plus inattendus.

— Ce n'est pas celle-ci qui est à louer mais celle juste

la blancheur marbrée faisait pâlir la lune. Les rafales cessèrent. Un bruit perça le silence. Semblable aux râles d'un animal blessé, rampant sur le sol. Ou plutôt, pareil à celui d'une masse que quelqu'un traînerait sur le gravier, expirant bruyamment par intermittence. Sous les chênes, à l'abri de la pâle lueur, deux silhouettes cheminaient en procession. Un homme, plutôt corpulent et grand de taille, tirait d'une seule main un sac volumineux. De temps à autre, il laissait s'échapper une grande expiration, signe de la pénibilité de sa tâche. Il était suivi de près par un homme mince et élancé, à la démarche très raide, coiffé d'un chapeau. Il portait une corde enroulée autour de l'épaule.

— Arrête-toi ici. Cet arbre fera l'affaire, dit la voix un peu rauque, avec un léger accent de tiki parisien.

— Tant mieux ! Je commençais à en avoir marre.

Le gros avait dit ça avec un accent américain, mâché comme du chewing-gum. Il cracha un excédent de salive sous la forme d'une mousse blanchâtre. Il lâcha le sac qui roula sur le sol jusqu'à un rocher blanchi par la lune, contre lequel il buta. Sous l'effet du choc, la cordelette qui le fermait céda, laissant apparaître, dans la lumière blafarde, le corps d'un jeune homme ■

Chapitre 1

L'horloge du clocher indiquait trois heures. Sous un ciel semé d'étoiles, un village endormi se cramponnait à un roc surplombant la Méditerranée. La lune donnait à la côte calcaire un teint blafard et faisait danser un flot d'écaillles argentées sur la grande étendue bleu marine. Le silence pesait. Des aboiements se firent entendre. Ils se répandirent et se répercutèrent en écho dans les ruelles qui menaient à un parc couché sur un promontoire, comme un balcon sur la mer. La brise automnale se mit à souffler en rafales. Les cyprès courbèrent la tête. Les pins et les pistachiers s'inclinèrent dans l'ombre immense d'un édifice antique. C'était celle d'une tour massive, puissante, dont

Un été chez Voltaire

Ce jour-là, tout avait mal commencé. Voltaire avait appris la déconvenue des armées royautes à Willingenhausen. La balance de ses comptes, à Genève, devenait fortement débitrice. Les Anglais avaient repris une à une les îles sous le Vent. Ajoutez que son chien préféré, Brigan, avait mordillé le plus beau fauteuil de son cabinet. Alors, il confia à son ami, le comte d'Argental : « Amons le théâtre, c'est la seule gloire qui nous reste, et encore. »

À midi, ce 2 août, il eut un entretien avec le comte de Fleckenstein, puis il écrivit à Choisuel. Il le pressa d'intervenir pour une paix « prompte et glorieuse », ce qui était un code entre eux. Enfin, étant obligé de travailler à commenter *Rodogune* dans une édition en pieds de mouches, il constata que sa vue faiblis-

sait. En fin d'après-midi, il compta sur Zanetta pour embellir sa tragédie en disant bien ses vers mais, comble de malchance, Mlle Obozzi, abasourdie de voir le comte de Fleckenstein s'afficher aussi souvent en compagnie de Gabriella, n'eut plus l'entrain ni la vaillance qui convenaient pour bien dire les vers.

Après s'être indigné que Gabriella et d'autres invités ne fussent pas à l'heure pour la quatrième répétition, Voltaire s'installa dans un fauteuil pour écouter le monologue de Palmire, acte III, scène 2. La tirade commence par :

— *D'un noir présentiment, je ne puis me défendre.*
Cet amour dont l'idée avait fait mon bonheur
Ce jour tant souhaité n'est qu'un jour de terreur.

Mais lorsqu'elle se tourna vers le parterre pour dire sur un ton morose :
 — *J'invoque Mahomet, et cependant mon cœur*
Éprouve à son nom même une secrète horreur.

Jacques Pierre Amette "Un été chez Voltaire".
 Tout traduire

De l'orée du Bois à l'île de la Jatte, la musique de la fête,
de la vraie fête, de la fête à Neuilly, s'en allait puis revenait
sur ses pas et jetait parfois de grands sifflets de détresse.
« Écoutez-moi ! Je suis comme ces vaches, ces cochons
et ces chevaux de bois, appelés à disparaître. Mais je parti-
rai malgré moi. Retenez-moi par mon dernier air, retenez-
moi dans la mémoire. Je reviendrai quand vous voudrez,
lointaine mais intacte, dans la poussière du carton per-
fore. »

Debout sur les Montagnes russes, de jolies filles de bois
peint, costumées en hussards, avec un grand sourire heu-
reux, tapaient sur leurs cymbales dorées. .

Neuilly¹, pour moi, c'était la fête et quand elle s'en allait,
la grande avenue, c'était un vrai désert sauf quand les gens
du marché, avec leurs échasses de bois, plantaient les
tentes comme les gens du cirque².

Mais il y avait d'autres fêtes, à la porte Maillot³. Un jour
c'était le Maroc à Paris, un village avec des indigènes aux
yeux brillants⁴, des potiers, des bijoutiers, des charmeurs
de serpents, une mère dromadaire avec ses petits et des
enfants noirs qui plongeaient dans un bassin pour aller
chercher des sous⁵.

Un autre jour, un village de nains avec des maisons de
nains, une école de nains et une petite église de nains. Ou
le *hoping the loop*⁶ ; les gens montaient dans un wagon qui
descendait très vite, tournait à l'envers dans une roue,
ralentissait, s'arrêtait et laissait sortir les voyageurs qui
criaient.

Et puis Printania, un grand café-concert en plein air. On
prenait des cerises à l'eau-de-vie et quand la nuit était belle
le toit du théâtre s'en allait, les étoiles aussi pouvaient
regarder le spectacle.

Certaines des clowns, vêtus en païens et qui jonglaient
avec toute la boutique, des chanteuses toutes seules sur la
scène avec les spectateurs qui, tout en buvant leur verre,
chantaient en chœur avec elles.

Et des chanteurs⁷. Il y en avait un qui était drôle comme
tout. Et pourtant il était tout en noir triste, et avec une
tête à pleurer tout le temps. Et la grande fleur qu'il portait
à la boutonnière, il l'arrachait en pleurant et la jetait pa-
terre où elle se plantait et se balançait en tremblant.
Il chantait : « J'ai la neurasthénie, c'est rigolo, oh, oh » et

tout le monde se tordait de rire, même mon père. Pourtant
il en avait, lui, de la neurasthénie.
« C'est à la mode, disait-il, mais je m'en passerai bien :
la tristesse qui s'installe dans votre tête et qui va et vient,
comme chez elle. »

Et bien longtemps⁸ avant Printania, là où s'étaient
aujourd'hui les ruines de Luna Park⁹, il y avait un grand
ballon captif qui montait dans le ciel, rempli de passagers.
Un jour, la corde a craqué et le ballon a été emporté par le
vent. Dans tout Neuilly, les gens levavaient tous la tête en
l'air et même temps, même les chiens.

Le ballon captif¹⁰ s'en allait très vite et l'on entendait dire
un peu partout qu'avec un vent pareil jamais personne
n'en réchapperait. Ce ballon, un jour, mon père et ma
mère étaient montés dedans et j'étais content que l'acci-
dant ne soit pas arrivé ce jour-là. Le soir très tard, le
ballon a été retrouvé et tous les passagers sauvés mais les
gens ne l'ont appris que le matin parce qu'ils étaient allés
se coucher.

Et c'était aussi¹¹ très souvent la fête dans le Bois¹². Des
concours hippiques, avec les chevaux qui fichaient les
cavalières par terre et s'enfuyaient en galopant, niant de
toutes leurs dents, et des lumières à la cascade, des régates
sur le lac, des défilés de voitures fleuries et des courses en
vêtements.

Le vainqueur, je crois qu'il s'appelait quelquefois Jacque-
lin, défilait lui aussi dans l'avenue du Bois, avec son
échec, dans une grande voiture à quatre chevaux, la queue
comme si elle sortait de chez le coiffeur et les fesses cirées
comme le parquet chez grand-père.

On allait aussi dans un petit chemin de fer au Jardin
d'Acclimatation. Des fauves étaient parqués derrière les grilles et
n'avaient pas l'air heureux, mais ils avaient¹³ un peu plus de
place que ceux de la Menagerie Pezon.

Je montais sur l'éléphant, on faisait un tour, ça ne l'en-
guyait pas trop, même à plusieurs, on n'était pas trop

étranglé.

Mais ce que j'aimais surtout, c'étaient les serres. Il y fait
bon comme sous la pluie d'orange, c'était immense,
tout en verre, avec une odeur de forêt vierge comme dans
les livres de voyages.

Les plantes étaient grandes comme des arbres et sur

Jacques Prévert "Choses et Autres"

Traduire de "Neuilly!" à ""même les chiens"

Traduire de "Neuilly!" à ""même les chiens".

Note: Thierry Pfister's novel is set in contemporary Argentina. The action described below takes place on the last day of school before the long summer (and Christmas!) holidays

Ce jour-là, contrairement à l'ordinaire, elle n'était pas sortie au milieu de la grappe de collégiennes. Elle avait été retardée par une condisciple qui souhaitait recopier le dernier cours d'histoire consacré à la guerre du Chaco. En cette matière, elle prend des notes de manière particulièrement soignée et détaillée, sachant le prix que son père y attache. Ne se pique-t-il pas d'être un spécialiste d'histoire militaire ? Elles s'étaient disputées. Les commentaires patriotiques triomphants de sa camarade l'avaient agacée. Elle n'avait pas supporté le mépris qu'elle témoignait pour les Boliviens qui, à l'en croire, ne seraient qu'un ramassis d'Indiens dégénérés (...). Elle ne savait pas trop pourquoi, mais elle avait voulu lui rabattre le caquet. Peut-être parce qu'elle avait perçu dans ses remarques l'écho de propos si souvent entendus à la table familiale où elle doit demeurer muette, sauf si une question lui est posée. Alors, elle avait pris sa revanche. D'une manière assez désordonnée, elle en convient.

Le temps passant, elles avaient mis un terme à la controverse et s'étaient décidées à rattraper les autres. Lorsque, la voûte franchie, elles avaient débouché sur le trottoir, la rue était pratiquement vide. Les élèves s'étaient dispersées, grisées par les premiers effluves de liberté. Elle avait alors remarqué cette femme âgée, tout de noir vêtue à la manière des paysannes, des pauvres. Elle guettait. Une domestique sans doute venue chercher l'une d'elles. En les voyant apparaître, elle avait souri, comme soulagée. « Tu la connais ? » avait-elle demandé à sa compagne. Cette dernière avait regardé vers la vieille femme et hoché négativement la tête. « Elle est souvent là, tu sais, avait-elle précisé. Elle se tient toujours au même endroit, au pied du gros palo borracho. Elle est seule, à l'écart. Elle nous regarde sortir comme si elle attendait quelqu'un, puis elle s'en va. C'est étrange qu'elle soit restée aujourd'hui. »

Thierry Pfister, *Le pont de l'Ame* (2009)

Carmen n'était pas contente. Son Miguel perdait la tête. Ce mariage avec la sœur du parasite, comme elle l'appelait, la mettait hors d'elle. Elle voyait bien que son protégé était manipulé, exploité, qu'il se laissait faire, ne supportait aucune critique. Après avoir demandé conseil à Maria, une vieille gitane voyante et jeteuse de sort, elle rentra à la maison bien décidée à mettre fin à cette situation. Elle fit brûler de l'encens et disposa des clous de girofle dans des endroits précis de la maison. D'après Maria, l'effet de cette mise en scène prendrait quelque temps. Il suffisait d'attendre et de prier. Miguel détestait l'odeur des clous de girofle, ça lui rappelait trop le dentiste. Il demanda d'abord à Kenza si c'était elle qui utilisait ce parfum, les paysans de l'Atlas en étaient fous. Kenza en resta interloquée et chercha à son tour d'où venait l'odeur. Elle suspecta Carmen qui lui jetait depuis toujours des regards méchants mais ne dit rien. Elle aurait très bien pu profiter de sa position de femme de Miguel et de maîtresse de maison, mais elle préféra n'en rien faire. Il lui fallait avant tout apaiser la situation. Cette maison était en train de se transformer en un théâtre où se jouait une mauvaise pièce.

Kenza prit la décision d'aller habiter dans une chambre de la Cruz Roja et d'essayer de convaincre son frère de changer de comportement. Elle attendait encore sa carte de séjour et de travail, qui lui permettrait enfin d'être tout à fait à l'aise en Espagne, mais elle savait que le vrai problème était Azel, qu'elle voyait de moins en moins et sur lequel elle n'avait pas prise. Elle était gênée de parler de sexualité avec son frère, cela ne se faisait pas dans les familles marocaines; elle savait tout ce qui se passait mais avec quelques mots dire les choses? Azel niait avant même qu'elle ait abordé la question; il s'enflammait, criait : mais quoi, pour qui me prends-tu? Je ne suis pas une paillasse, je ne suis pas un mendiant, Miguel est un ami, un prophète envoyé par Dieu pour sauver une famille, c'est un homme généreux, pourquoi insinues-tu que cette générosité est minée par l'intérêt, mais enfin, tu ne connais rien de ma vie, ma vraie vie, tu juges, tu t'inquiètes, mais sais-tu seulement si je suis heureux, si je vis bien, si mon moral est bon, si j'ai envie de me flinguer, de disparaître, de ne plus exister, pose-toi ces questions, et cesse de penser que je ne suis là que pour des choses inavouables, tu me soupçones, tu te soucies davantage de moi, de ta réputation que de ta propre survie, oui, je fais des efforts pour vivre, pour trouver un goût aux choses, je ne suis pas un héros ni un monstre, je suis un homme pris au piège de ses faiblesses, j'aime l'argent, j'aime la vie facile, je me rends compte à présent que ça se paye, et je ne t'en dirai pas le prix et encore moins comment je le paye!

J'aurais pu suivre un itinéraire normal, trouver un boulot après mes études, un travail honorable, quelque chose qui me procure un statut, qui me rassure et me donne envie d'aller loin, j'aurais pu faire des choses merveilleuses, être droit, garder ma fantaisie tout en étant dans le réel, efficace

10

Chapitre

L'ÉVÊQUE EN PRÉSENCE D'UNE
LUMIÈRE INCONNUE

une époque un peu postérieure à la date de la lettre citée dans les pages précédentes, il fut une chose à en croire toute la ville, plus risquée encore que sa promenade à travers les montagnes des bandits.

Il y avait près de Digne, dans la campagne, un homme qui vivait solitaire. Cet homme, disons tout de suite le gros mot, était un ancien conventionnel. Il se nommait G.

On parlait du conventionnel G, dans le petit monde de Digne avec une sorte d'horreur. Un conventionnel, vous figurez-vous cela ? Cela existait du temps qu'on se tutoyait et qu'on disait : citoyen. Cet homme était à peu près un monstre. Il n'avait pas voté la mort du roi, mais presque. C'était un quasi-régicide. Il avait été terrible. Comment, au retour des princes légitimes, n'avait-on pas traduit cet homme-là devant une cour

prévôtale ? On ne lui eût pas coupé la tête, si vous voulez, il faut de la clémence, soit ; mais un bon bannissement à vie. Un exemple erfin ! etc., etc. C'était un athée d'ailleurs, comme tous ces gens-là. — Commérages des oies sur le vautour.

Etait-ce du reste un vautour que G. ? Oui, si l'on en jugeait par ce qu'il y avait de farouche dans sa solitude. N'ayant pas voté la mort du roi, il n'avait pas été compris dans les décrets d'exil et avait pu rester en France.

Il habitait, à trois quarts d'heure de la ville, loin de tout hameau, loin de tout chemin, on ne sait quel repli perdu d'un vallon très sauvage. Il avait là, disait-on, une espèce de champ, un trou, un repaire. Pas de voisins ; pas même de passants. Depuis qu'il demeurait dans ce vallon, le sentier qui y conduisait avait disparu sous l'herbe. On parlait de cet endroit-là comme de la maison du boureau.

Pourtant l'évêque songeait, et de temps en temps regardait l'horizon à l'endroit où un bouquet d'arbres marquait le vallon du vieux conventionnel, et il disait : Il y a là une âme qui est seule.

Et au fond de sa persée il ajoutait : Je lui dois ma visite.

de la criée, sourcils blonds froncés, et lui tendit un message.

— *Fyrir þig*, dit-il en le montrant du doigt. [Pour toi.]

— *Eg ? [Moi ?]*

Adamsberg, incapable de mémoriser les rudiments les plus enfantins d'une langue étrangère, avait acquis ici, inexplicablement, un bagage d'environ soixante-dix mots, le tout en dix-sept jours. On s'exprimait avec lui le plus simplement possible, avec force gestes.

De Paris, ce papier venait de Paris, forcément. On le rappelait là-bas, forcément. Il ressentit une triste rage et secoua la tête en signe de refus, tournant son visage vers la mer. Gunnlaugur insista en dépliant le feuillet puis en le lui glissant entre les doigts.

Femme écrasée. Un mari, un armant. Pas si simple. Présence souhaitée. Informations suivent.

Adamsberg baissa la tête, sa main s'ouvrit et laissa filer la feuille au vent. Paris ? Comment cela, Paris ? Où était-ce, Paris ?

Fred Vargas, Quand sort la recluse, 2018.

I

Adamsberg, assis sur un rocher de la jetée du port, regardait les marins de Grimsey rentrer de la pêche quotidienne, amarrer, soulever les filets. Ici, sur cette petite île islandaise, on l'appelait « Berg ». Vent du large, onze degrés, soleil brouillé et puanteur des déchets de poisson. Il avait oublié qu'il y a un temps, il était commissaire, à la tête des vingt-sept agents de la Brigade criminelle de Paris, 13^e arrondissement. Son téléphone était tombé dans les excréments d'une bretzel et la bête l'y avait enfoncé d'un coup de sabot précis, sans agressivité. Ce qui était une manière inédite de perdre son portable, et Adamsberg l'avait appréciée à sa juste valeur.

Gunnlaugur, le propriétaire de la petite auberge, arrivait lui aussi au port, prêt à choisir les meilleures pièces pour le repas du soir. Souriant, Adamsberg lui adressa un signe. Mais Gunnlaugur n'avait pas sa tête des bons jours. Il vint droit vers lui, négligeant le début

Vers trois heures nous réveillâmes le cheval et nous remîmes en route. Le cocher me proposa de monter sur le siège, à côté de lui, mais depuis un bon moment déjà je songeais à l'intérieur du fiacre et j'y repris ma place. Nous visitâmes, l'une après l'autre, avec méthode j'espère, les adresses qu'il avait soulignées. La courte journée d'hiver tirait vers sa fin. Il me semble quelquefois que ce sont là les seules journées que j'aie connues, et surtout ce moment charmant entre tous, celui qui en précède l'oblitération nocturne. Les adresses qu'il avait soulignées, ou plutôt marquées d'une croix, comme font les gens du peuple, il les barrait, d'un trait tiré en diagonale, au fur et à mesure qu'elles s'avéraient mauvaises. Il me montra le journal plus tard, en m'engageant à le garder par-devers moi, pour être sûr de ne pas chercher à nouveau là où j'avais déjà cherché en vain. Malgré les glaces fermées, les grincements du fiacre et le bruit de la circulation, je l'entendais qui chantait, tout seul là-haut sur son haut siège. Il m'avait préféré à un enterrement, c'était un fait qui durerait éternellement. Il chantait. *Elle est loin du pays où son jeune héros dort*, ce sont les seules paroles que je

me rappelle. A chaque arrêt il descendait de son siège et m'aidait à descendre du mien. Je sonnais à la porte qu'il m'indiquait et quelquefois je disparaissais à l'intérieur de la maison. Cela me faisait tout drôle, je m'en souviens, de sentir de nouveau une maison tout autour de moi, après si longtemps. Il m'attendait sur le trottoir et m'aidait à remonter dans le fiacre. Je commençais à en avoir par-dessus la tête de ce cocher. Il regrimpait sur son siège et nous repartions.

Samuel Beckett
Nouvelles et textes
pour rien